



À gauche, l'immense mosquée récemment construite sur la place des Martyrs. À droite, le bâtiment de l'Électricité du Liban, datant des années 1960.



REPORTAGE DANS UNE VILLE EN MUTATION

ÊTRE ARTISTE À BEYROUTH

La guerre et les événements politiques ne sont pas parvenus à anéantir l'énergie de ceux qui, au Liban, s'engagent dans l'art. Un an après l'ouverture du premier centre d'art contemporain, présentation d'une scène qui lutte résolument contre les clichés. À méditer.

de notre envoyée spéciale Anne Picq • reportage photo Jiro Ose / REA pour Beaux Arts, 2009



Jamais Beyrouth ne m'avait paru aussi calme. Le 22 novembre, jour anniversaire de l'indépendance du Liban, les rues de la capitale sont vides. Seuls flottent quelques drapeaux, arborant fièrement le cèdre emblématique du pays. Sur la place des Martyrs, d'ordinaire assourdissante, les klaxons se sont tus. Beyrouth déjà se joue de nos clichés, de la caricature d'un immense chaos d'embouteillages, d'immeubles criblés de balles près de gratte-ciel ultramodernes, de boîtes de nuit bondées de filles embellies à coups de collagène et de bistouri. Sandra Dagher, la trentaine souriante, m'accueille à la porte du Beirut Art Center, installé

au bord de la grande artère qui mène du sud vers le centre-ville, non loin du quartier arménien et populaire de Bourj Hammoud. Cette ancienne usine reconverte abrite le premier centre d'art contemporain du pays [ill. p. 84], inauguré il y a un an en présence d'un millier de personnes enthousiastes. Après avoir vécu en France, Sandra Dagher a senti le besoin de revenir au Liban, où elle a ouvert en 2000 sa galerie. Puis, avec l'artiste Lamia Joreige, elle se met à rêver d'un lieu dédié à l'art contemporain et conçoit un programme ambitieux : quatre expositions par an, un auditorium, une médiathèque, etc. La situation économique et

les crises politiques compliquent la mise en place du projet mais, en 2009, les fonds sont réunis. La jeune institution présente aujourd'hui sa quatrième exposition, «America», confortant déjà sa légitimité et la qualité de sa programmation. On y voit des œuvres de Joseph Beuys, Kara Walker, William Eggleston côtoyer les créations d'artistes du monde arabe. «Notre but est de montrer des artistes reconnus à un public qui n'a pas beaucoup d'occasions de voir de telles œuvres. Et c'est aussi une chance pour de jeunes créateurs libanais d'exposer chez eux», remarque Sandra Dagher. Dans un pays où, faute de subventions de l'État, quasiment



BEIRUT ART CENTER
مركز بيروت للفن



Sandra Dagher dans les espaces immaculés du Beirut Art Center, première vitrine de l'art contemporain au Liban, inauguré en janvier dernier.

LAMIA ZIADÉ
Petroleum Jelly

2008, feutrine et tissus lamés, 147 x 123 cm.

Les femmes audacieuses de Lamia Ziadé ont été exposées pour la première fois à Beyrouth cet hiver. Une autre vision de la culture orientale et de ses tabous.



toutes les initiatives culturelles sont privées, le Beirut Art Center tente de combler un manque et assure ainsi une véritable mission de service public. Cette jeune institution ne pourra subsister seule, car les besoins sont encore énormes et un public de plus en plus curieux est en train de se former. Mais elle a déjà donné à la scène artistique un lieu et une visibilité qui lui faisaient défaut.

Une floraison d'initiatives

Assis sur la terrasse d'un immeuble du quartier de Mar Mkhaleh, Peter et Setareh discutent. Peter Currie est américain et travaille à la galerie Sfeir-Semler. Setareh Shabazi est une artiste iranienne et a vécu en Allemagne. Tous deux ont choisi de s'installer à Beyrouth. «Il y a eu comme un ralentissement entre les années 1990 et maintenant. Mais, de nouveau, une jeune génération essaie de faire quelque chose et de le faire ici, à Beyrouth.» Cette effervescence s'inscrit dans une continuité : même pendant la guerre, les artistes, peintres notamment – issus d'une tradition picturale méconnue mais vivace –, n'ont cessé de créer et les quelques galeries de la ville ont continué à vendre. Beyrouth ne renaît pas de ses cendres après une longue rupture. La scène artistique est plutôt en train d'évoluer et de se structurer. «Il n'y avait pas encore de galeries qui soutenaient la

scène artistique de manière internationale. Nous avons créé la demande, ce qui a permis de soutenir la production», se souvient Andrée Sfeir-Semler, qui a choisi d'ouvrir en 2005 un immense espace dans le quartier de la Quarantaine, où était situé un camp palestinien. Non loin de là, à l'est de la ville, une association fondée par deux cousines, Marwa et Mirene Arsanios, a récemment inauguré un espace de discussion, de rencontres et d'exposition, réduit mais très dynamique. «Je trouve cette jeune génération à Beyrouth admirable, parce que la vie n'est pas facile et qu'elle n'attend pas que tout aille bien», souligne Etel Adnan, célèbre poétesse et peintre. Née en 1925, elle vit entre Paris et la Californie mais observe avec acuité son pays natal : «C'est formidable qu'il y ait des artistes au Liban, alors qu'il n'existe aucune structure de soutien. Ce pays vit dans la précarité et ne sait s'il peut compter sur demain.» Comment parler de la création libanaise sans trop la simplifier ? À première vue, impossible en effet de ne pas songer à la longue guerre civile qui a laissé des traces indélébiles dans la mémoire des Libanais. «Au début des années 1990, presque spontanément, une génération d'artistes a commencé à réagir à ce qui venait de se produire : une guerre d'une quinzaine d'années qui elle-même avait produit des images. On partageait la même préoccupation :